

Le petit Marc-André avait enjambé le fossé limitant le grand champ de fraises. Le visage épaté dans un large sourire, il brandissait au bout d'un bâton une belle couleuvre dodue à la robe striée de rose et de bleu qui se tortillait dans tous les sens.

Ses yeux se déplaçant autour de lui, il fonça au pas de course et se dirigea tout droit vers le rang au bout duquel il voyait sa sœur Lise penchée sur sa besogne, et qui s'activait en silence.

Les pieds tordus dans une manœuvre acrobatique, il freina brusquement. La lèvre gauchie, malicieuse, accompagnant son geste d'un petit rire en cascade et se tenant à distance, il déplaça sa perche par à-coups jusqu'à frôler la joue de la jeune fille.

Sortie brutalement de son rêve, le visage rempli d'effroi, la jeune travailleuse avait sursauté. Un cri perçant, interminable, fusa à travers la campagne et revint couvrir la fraisière en écho.

Rieuse à son tour, elle abandonna sa tâche et s'élança à la poursuite de son frère.

Son chapeau de paille en équilibre dans son dos avec sa mentonnière encore retenue à son cou, sans se soucier de son bocal qui s'était renversé, des petits fruits rouges qui s'éparpillaient dans le sillon de terre sèche, elle se précipita entre les rangs à longues enjambées de gazelle.

« Attends que je t'attrape! »

D'un seul coup, l'enclos dans lequel les cueilleurs œuvraient avec ensemble, courbés religieusement sur les plants, venait de s'animer, les têtes s'étaient tournées, comme vers un axe.

Loin derrière, une voix haut perchée s'était élevée avec impatience :

« Lise! Qu'est-ce que c'est que ce manège? Retourne à ton ouvrage. »

Lise s'arrêta net. Lentement, elle fit demi-tour et revint vers sa place. Les yeux posés sur ses genoux ambrés de glaise, elle les frota avec rudesse.

« Si on ne peut plus s'amuser. »

Se redressant, son œil maussade parcourut l'espace, puis alla s'arrêter dans l'allée voisine, sur une femme menue, grisonnante, qui s'échinait, le dos courbé, avec des mouvements mécaniques et larges, dans une sorte de résignation tranquille.

La femme lui jeta un regard rapide. La main plongée sous le feuillage, elle dégagea sa paume bondée de petits fruits dodus et les laissa tomber dans son récipient en émettant un bruit mat de dégringolade. Avec lourdeur, elle s'assit sur ses talons et essuya son front.

« T'en as assez, hein, ma Lison? Ta mère est pas raisonnable de t'obliger à travailler de même au gros soleil. »

Un rictus déforma la bouche de la jeune fille. D'un mouvement brusque, éloquent, elle attrapa son chapeau, le renfonça sur sa tête et repoussa son épaisse tresse brune derrière son dos.

La femme se leva avec peine, enjamba son rang de fraisiers bien aligné et la rejoignit. Promptement, avec le geste de l'habitude, elle ramassa les fruits éparés en même temps qu'elle débitait à voix basse, en chuchotant et chuintant à la fois :

« Prends mon bocau, il est plein à ras bord, pis va te reposer dans le bosquet. Je vais m'occuper de finir ta rangée. T'en as assez faite pour aujourd'hui.

— Chère tante Annette! s'exclama la jeune fille dont les yeux s'étaient remis à briller. Vous êtes un amour! »

Vivement, elle plaqua deux baisers sonores sur les joues de la femme et s'empara du vieux plat en étain qu'elle lui tendait.

Le pas léger, elle se dirigea vers le boisé qui longeait en diagonale le champ de fraises.

« Il y a un vaisseau plein d'eau fraîche sous la pruche à Nézime, lui rappela la tante Annette au passage. Sers-t'en une bolée, pis bois-la lentement. Faut pas y aller trop vite quand il fait chaud. Tu risques de prendre un coup de sang.

— Annette! Qu'est-ce que tu fais encore? »

Là-bas, à la limite de l'enclos, l'autre femme avait déposé son panier et s'amenait à grandes foulées rageuses.

« Te rends-tu compte de ce que tu es en train de faire? Tu gâtes Lise au point qu'elle est devenue capricieuse comme ç'a pas de bon sens. Elle a quinze ans. Dans une grosse maisonnée comme la nôtre, chacun doit gagner sa croûte.

— Ta fille est fatiguée, Lucia, répliqua Annette. Je vais la glaner, moi, sa rangée. À la fin de la journée, tu verras pas la différence. »

Les deux femmes se toisèrent. Annette, la première, releva le menton. Elle avança, sur un ton de reproche :

« Je trouve, Lucia, que t'es pas mal dure avec la p'tite. Je sais pas si c'est parce qu'elle est ma filleule, puis que tout le monde s'accorde à dire que c'est la plus belle enfant de la famille, mais...

– La plus belle enfant de la famille, railla Lucia. Ma pauvre Annette! Es-tu en train d’insinuer que ma propre fille me rendrait jalouse? Tu sauras que j’aime mes enfants également. Ce que j’approuve pas, c’est cette habitude que tu as de tout le temps me contrecarrer quand il s’agit de Lise, de miner mon autorité en même temps que tu te prêtes à toutes ses fantaisies. »

Un soupir lourd d’exaspération fusa de ses lèvres. D’un geste rude, elle se retourna. Même si elle éprouvait un vif désir de faire reconnaître les faits, le moment lui apparaissait mal choisi pour amorcer une autre de leurs sempiternelles discussions qui constituaient sa relation avec sa sœur.

À cet instant, elle regrettait presque d’avoir accueilli la vieille fille dans sa maison, tant leurs divergences de vue les opposaient, tenaient lieu d’habitude. Pas un jour ne passait sans que toutes deux débordent des limites de la patience.

Bien avant de prendre la décision d’héberger son aînée, Lucia savait qu’elles ne pourraient s’entendre. Hélas, avec un nouveau bébé chaque année, en plus de sa besogne d’agricultrice, elle avait besoin d’aide.

Annette était toute désignée. En plus d’être sa parente la plus proche, elle était vaillante et ne reculait devant aucune tâche. Pourtant Lucia, encore, avait hésité, car, c’était connu, les filles de Josaphat Boisvert, organisateur politique entêté, volontaire, la voix tonitruante, avaient hérité de ce trait particulier à leur père : elles avaient du caractère.

Enfin, après de longues tergiversations et promesses, la vieille fille était entrée dans leur maison. Lucia s’y était résignée surtout parce que, au fond de son être, elle croyait cette situation temporaire. À vingt-neuf ans, Annette n’était pas vilaine et elle pouvait encore se trouver un mari.

Hélas, à ce jour, aucun parti convenable ne s’était présenté. Il est vrai qu’Annette avait fait peu d’efforts pour déborder de leur petit village de Saint-Juste et ce n’étaient pas les quelques prétendants veufs, affublés d’une marmaille grouillante, qui étaient venus frapper à leur porte que Lucia aurait souhaités pour sa sœur.

Le temps avait passé presque sans qu’ils s’en rendent compte et il y avait vingt ans maintenant qu’Annette était installée chez eux. Avec la famille, elle avait sué, trimé, besogné, s’était impliquée comme si elle faisait partie intégrante de leur clan. Elle avait du cœur à l’ouvrage et une forte endurance. Sa place acquise, elle s’était enracinée et apportait généreusement son aide. Lucia lui recon-

naissait ces qualités : son travail compensait largement la nourriture et l'espace qu'elle requérait dans la maison.

La mine sévère, elle se tourna vers le petit bois dans l'ombre duquel elle distinguait sa fille Lise, un gobelet à la main, les jambes repliées, la nuque appuyée avec indolence contre un arbre, et murmura entre ses dents :

« Mais il n'y a pas de place parmi nous autres pour une paresseuse. »

Son œil vif enveloppa la fraisière, cet ancien pâturage que Gérard, son mari, avait labouré malaisément, car ils ne possédaient pas de tracteur comme leurs voisins plus fortunés.

Elle se rappela cet après-midi d'octobre, il y avait huit ans, ce jour froid où, derrière la charrue tirée par leur vieux cheval, il avait retourné le sol de ce pacage en friche pour en faire la lucrative culture de fraises qu'ils exploitaient aujourd'hui. Elle ne pourrait l'oublier, car c'était au cours de cette même nuit qu'elle avait mis au monde le petit Marc-André, leur neuvième et dernier enfant.

Par la suite, chaque année, en même temps que débutait l'été, la famille entière désertait la maison pour se consacrer à la cueillette des fraises, chacun participant à en faire un commerce rentable, malgré une production saisonnière, délicate, à la merci de la sécheresse ou des pluies. Le reste de l'année, l'argent était rare. La terre était avare. Ce petit bénéfice contribuait à leur mieux-être.

Elle considéra ses enfants éparpillés dans les rangs. Elle en comptait sept, du plus vieux, Yvon, qui avait fêté ses vingt-deux ans, au petit dernier, Marc-André, qui venait sagement de se joindre aux autres, tous penchés sur les plants, concentrés et graves, remplissant leur récipient de métal de belles fraises juteuses qui roulaient les unes sur les autres dans un petit bruit de tambour... tandis que leur sœur Lise, sa grande fille de quinze ans...

Un tic creusa sa joue.

Les yeux tournés vers le bosquet, elle prononça avec lenteur à l'adresse d'Annette :

« Tu lui rends un bien mauvais service en la couvant de même.

– Depuis le matin, elle a pas arrêté de travailler, la défendit Annette, puis au gros soleil à part ça. As-tu pensé à l'effort que ça demande?

– Regarde ses frères et ses sœurs, répartit durement Lucia,

regarde-les bien : Yvon, Julien, Vincent, Lionel, Réjane, Céline, Marc-André, sept qu'ils sont à travailler, au gros soleil, comme tu dis. En vois-tu un qui se plaint? »

Se tournant à demi, ses prunelles s'appesantirent sur l'horizon plat :

« Si Lise continue à ne pas faire sa part comme les autres, j'aurai pas le choix que de l'envoyer travailler en ville. Je demanderai à Justine de lui trouver une place à côté d'elle dans son magasin à rayons. En plus de nous rapporter un peu d'argent, elle apprendra ce que c'est que de gagner sa vie. »

Horriifiée, Annette se dressa sur ses ergots.

« Lucia Boisvert, y as-tu pensé? Lise a quinze ans. C'est un péché que de lui faire ça.

– Peux-tu comprendre qu'on est onze à table en te comptant avec nous autres, s'éleva Lucia, et que le pain que je vous sers, ça tombe pas du ciel. »

Subitement piquée au vif, Annette roula de grands yeux.

« C'est ça! Profites-en pendant que tu y es pour me reprocher le peu de place que je prends dans ta maison. T'es bien contente, par exemple, de m'avoir quand le temps est venu de faire la besogne. »

Avec lenteur, elle sortit de sa poche un gros mouchoir en toile rude et épongea ses paupières.

« Il me semble que je fais mon possible pour aider aux travaux, gémit-elle, sans compter la couture que je fais pour tes enfants. Et l'hiver, t'es bien aise de te pavaner dans mon manteau de vison devant tout le village, même que c'est toujours toi qui le portes dans les belles occasions.

– Dis donc plutôt ton manteau en imitation de vison, corrigea Lucia. Ça serait du lapin teint que j'en serais pas surprise. »

Annette blêmit.

« Lucia Boisvert, ce que tu peux être méchante quand tu veux. »

Lucia la fixa sans répondre. Son poing pressé sur ses lèvres, elle tentait de dissimuler l'irrévérence qui couvrait ses traits au souvenir de ce manteau de vison. Car il avait son histoire.

Elle recula vingt et un ans en arrière, revécut ce bel après-midi de février, alors qu'elle donnait tranquillement la tétée au petit Julien, son troisième enfant.

Annette habitait encore au village à cette époque. Surgie en coup de vent dans leur maison, elle avait lancé, l'œil brillant, exalté :

« Tu peux pas t'imaginer ce qui m'arrive. Je viens d'être demandée en mariage. »

Au risque d'échapper son bébé, Lucia avait bondi :

« Sainte Mère du ciel! Qui c'est?

– C' t'affaire, comme si tu le savais pas, c'est mon Américain! »

Renfoncée dans sa berceuse, Lucia avait appuyé son bébé sur son épaule et avait tapoté doucement son dos pour lui faire faire son rot avant de répliquer :

« Ma pauvre Annette, tu pars en peur pour un veuf que tu connais depuis le mois qu'il est arrivé au village. Il a quatre-vingts ans et tu en as à peine vingt-huit. »

Annette avait insisté :

« T'as pas l'air de comprendre qu'il est sérieux. »

L'Américain était si sérieux qu'en mourant subitement trois semaines plus tard d'une attaque d'apoplexie, il lui avait légué, en tout bien tout honneur, ce qu'il considérait comme le joyau de son patrimoine : le manteau de fourrure qui avait appartenu à sa défunte épouse.

Le lendemain des funérailles, emmitouflée jusqu'au cou dans son héritage, à titre de veuve éplorée, Annette était venue frapper à leur porte.

Arrêtée d'abord pour un court moment, elle était revenue quelques jours plus tard et encore par la suite, chaque fois ses visites se resserrant jusqu'à devenir journalières. À chacune de ces occasions, elle trouvait à se rendre utile.

Sitôt introduite, son manteau déployé avec une sorte de respect sur le dos de sa chaise, elle plongeait la main dans le panier à ouvrage. Une pièce de tissu entre ses doigts, avec l'assurance d'une femme qui a vécu, dans le lent balancement de sa berceuse, elle reprisait, cousait. Certains jours, elle s'attardait jusqu'à l'heure de la traite des vaches. Elle offrait alors de rester un peu et garder les enfants pendant que sa sœur allait à l'étable.

Était arrivé le moment où elle avait proposé à Lucia et à son beau-frère d'habiter avec eux.

Lucia lui avait jeté un coup d'œil dubitatif. Annette avait une forte personnalité, comme elle d'ailleurs. Depuis qu'elles étaient au monde, toutes deux étaient rarement un échange, si policé soit-il, sans qu'il tourne à la controverse. C'est pourquoi, se disait-elle, la seule façon de vivre dans l'harmonie était de rester chacune chez soi et surtout... ne pas seulement songer à partager la même cuisine.

« Tu dirigerai ta maison à ta guise, avait insisté Annette comme si elle devinait sa réticence. Je m'en mêlerai pas. »

Mais Lucia était encore demeurée silencieuse.

Annette s'était inquiétée, elle avait compris tout à coup combien elle souhaitait se fixer dans cette demeure, à quel point elle s'était attachée à la famille, aux enfants. Elle savait aussi l'allègement qu'elle pourrait apporter à sa sœur.

Grosse d'un quatrième enfant, trois petits braillards à s'occuper, en plus de sa participation à l'entreprise familiale, chaque jour de la semaine, sans prendre de repos, Lucia devait traire les vaches, nourrir les poules, collaborer aux travaux des champs, désherber le potager, tout ça, en plus de sa besogne ménagère.

Annette lui avait jeté un regard implorant.

Dressée devant elle, les bras croisés sur la poitrine, Lucia la fixait, figée comme une statue de sel. Avec son teint gris, ses doigts rougis, les os de ses épaules qui saillaient sous son chandail de laine, il était évident qu'elle avait besoin d'aide. Hélas! Lucia était ainsi faite, elle était difficile à convaincre.

Les yeux ronds d'anxiété, pendant de longues minutes encore, Annette avait attendu, mais Lucia était demeurée obstinément silencieuse, tant silencieuse que, le cœur étreint, elle avait lancé son ultime argument :

« Si tu me gardes avec toi jusqu'à ce que je me marie, je te prêterai mon manteau de vison chaque fois que tu le voudras et quand je me marierai, je t'en ferai cadeau. Il sera tout à toi. »

Lucia avait sursauté. Ébranlée, elle avait tourné un œil interrogateur vers Gérard. Ce n'était pas tant qu'elle tenait à porter le manteau de sa sœur, se disait-elle, mais, afin de demeurer auprès d'eux, Annette offrait de partager un bien qui lui était précieux, à ce point cher qu'elle l'associait à chacune de ses pensées, le seul bien qu'elle possédât. Alors elle avait cédé.

Annette s'était empressée d'aller chercher ses affaires. Immédiatement, elle s'était dégoté un coin, une sorte de réduit où elle ne dérangerait personne, et y avait installé ses pénates.

Il y avait vingt ans maintenant qu'elle était là, bien implantée, avec les jours qui passaient, apportaient leur lot de dissensions et de querelles.

À partir de ce temps, tous les dimanches d'hiver les avaient retrouvées à l'église, chacune leur tour, douillettement emmitouflée dans le beau manteau de fourrure, tandis que l'autre demeurerait à la maison et gardait les tout-petits, vingt longues années que durait cet arrangement... temporaire.

La voix sèche d'Annette la sortit de sa rêverie.

« J'espère que tu vas y penser deux fois avant d'envoyer ta fille de quinze ans dans la grande ville. »

Lucia se tourna lentement vers elle. Toute acrimonie avait disparu de son visage. Elle prononça, d'une voix distraite :

« Justine a téléphoné ce matin pour dire que, sa journée d'ouvrage finie, elle va descendre à Saint-Juste. Paraît que son cavalier s'est acheté un beau char tout neuf, un Studebaker. Ils veulent nous le montrer.

— Et pour la p'tite?

— Je suis certaine que Justine aura pas de peine à trouver une place pour sa sœur dans son magasin.

— Seigneur! »

Lucia pinça les lèvres. Pendant un moment, les poings sur les hanches, ses yeux se posèrent sur ceux d'Annette sans rien dire. Une petite flamme allumait ses prunelles, disait sa détermination.

Pivotant sur elle-même, d'un élan rude, elle enjamba les légumes rectilignes et alla se pencher sur sa tâche.